



EVEREST

de Stéphane Jaubertie, *ed. Théâtrales*

Mise en scène Martial Anton & Daniel Calvo Funes



REVUE DE PRESSE



Everest. Une fable initiatique sur les apprentissages de l'existence

Cet attachant spectacle de marionnettes qui met en scène une famille à l'existence pas très rose offre, sur le mode onirique et poétique, une belle parabole sur ce que signifie « grandir » et s'accomplir, qu'on soit petit ou grand...

Aïe ! Un père, en promenade dans la forêt avec son enfant – ici une petite fille – a été mordu par un serpent. Il envoie sa fille chercher de l'aide. C'est la panique ! Les arbres se font menaçants, les branches la griffent, des bras invisibles la retiennent. Pour s'échapper de la forêt, la petite fille devra y laisser une main. Lorsqu'elle revient chercher son père, c'est sous une feuille morte qu'elle le découvre. Dans l'intervalle, il est devenu minuscule. Ils regagnent un foyer en pleine déconfiture : le toit fuit, le froid entre par les fenêtres, la chaudière va rendre l'âme. Il faut dire que seule la mère fait bouillir la marmite et assume la charge de l'entretien du foyer. Le père est un bon à rien. Paresseux dès l'origine, il est devenu, maintenant que le voilà homoncule, complètement inutile. Il ne peut donc que continuer à rapetisser jusqu'à atteindre la taille d'un pépin. Voilà cependant qu'il se met en tête de retrouver sa taille initiale en titillant, dit-il, les « sommets ». Mais en guise de Mont Blanc ou d'Annapurna, ces sommets seront littéraires. Une maison miniature sur la table, aménagée avec des emballages de surgelés, et voici la petite fille, désireuse d'aider son père, qui tourne pour lui les pages des livres. C'en est fini de l'école. Et quand la mère perd son travail, que la famille n'a plus pour horizon que des achats à crédit qu'elle ne peut rembourser et que les repas se réduisent à des oignons achetés parce qu'ils étaient en promotion, il ne manque plus que les poursuites de la banque pour parachever le tableau...

Une narration à plusieurs niveaux

La pièce fait alterner le récit de l'enfant, qui raconte l'histoire et la commente, et les dialogues qui relient les personnages. L'enfant est le conteur – ici la conteuse car le genre importe peu – et ce qu'elle raconte n'est pas forcément vrai. C'est la manière dont elle imagine l'histoire qui constitue la trame. Elle n'est déjà plus la petite fille qu'elle était. Elle est devenue adulte, sait comment ça se termine et les épisodes qu'elle évoque sont comme des flashbacks sur lesquels elle revient. La dimension du merveilleux, elle la fabrique dans son imaginaire peuplé de menaces qui sont le reflet de ses peurs, comme dans cette forêt hostile où grouille une vie invisible, et d'émerveillements surgis de la malle au contenu inépuisable avec ses milliers de livres, de *20 000 lieues sous les mers* à *Don Quichotte*, ou de Tolstoï à Jack London – autant d'appels au rêve et à la reconstruction d'une réalité fantasmée. C'est avec des fantômes d'elle-même et de ses proches qu'elle dialogue, noires silhouettes aux visages blafards remontés du royaume des souvenirs, chœur antique portant l'histoire, la commentant, intervenant pour la compléter.

Espace du dehors, espace du dedans

Un large cadre de bois brut délimite la frontière entre la cuisine de la maison, à l'avant-scène – où se déroulent les séquences liées au quotidien de la famille – et la forêt, un espace onirique situé à l'arrière-plan où les arbres se déplacent et où la nature se fait mouvante au gré de la vision que définit le Narrateur-Narratrice. La lumière dessine sur le sol la trace d'une masse de feuillage, un escabeau se mue en bibliothèque. Mais bientôt espace du dedans et espace du dehors interfèrent et échangent. Dès que les livres apparaissent, les codes disparaissent, les murs deviennent poreux, les frontières indécises. La matière romanesque s'échappe de la cuisine tandis que s'égrènent références et personnages : Roméo et Juliette, Madame Bovary, Phèdre, Électre, Docteur Jekyll et Mister Hyde résonnent avec Pelléas et Mélisande ou le Petit Chose. Les livres s'envolent tels des papillons que les personnages suivent des yeux et du geste. Et la forêt elle-même change de nature.



Un échange entre marionnettes et théâtre

Constante de la démarche de la compagnie Tro-Héol, la pièce établit un dialogue permanent entre personnages de théâtre et marionnettes. Mais complexe est leur relation tant le dialogue entre marionnettes et acteurs pas seulement manipulateurs est riche et diversifié. Les marionnettes, elles empruntent à divers registres en fonction de l'évolution de l'histoire et des personnages. L'enfant marionnette, manipulé à plusieurs, grandit au fil du spectacle avant de venir s'incarner dans une comédienne. Son père – un acteur de chair et d'os –, à l'inverse, rapetisse à la dimension d'une marionnette à tiges, aux mains et aux pieds démesurés, au comportement éminemment mobile et expressif, avant de devenir pépin de fruit invisible aux yeux, que seul le manipulateur fait vivre, puis de grandir à nouveau à mesure que le Père



fait la reconquête de lui-même. Quant à la mère, incarnée tout au long du spectacle par une actrice, elle s'habille de couleurs fraîches une fois sa voie trouvée. Les rôles s'échangent, les manipulateurs deviennent acteurs et les acteurs manipulateurs sans que la compréhension en soit affectée, renvoyant au spectateur une image multiple dans laquelle il peut se reconnaître. Conçu comme un spectacle de fin d'études pour les étudiant.e.s de dernière année de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette (ESNAM) qui en a fait la commande, *Everest* offre ainsi en même temps qu'une exploration professionnelle une fable très habitée.

Une affaire de dévoration mythique

Toute la pièce est placée sous le signe de l'engloutissement. Dès le moment où le père se trouve rapetissé, chacun des personnages se trouve confronté à la perte d'une partie de lui-même. Pour parvenir à sortir de la forêt, la petite fille doit laisser comme tribut, outre sa chemise, l'une de ses mains que les ronces dévorent. Elle est amputée de la part qui la rattache à la Nature quand elle est confrontée au réel. Lorsqu'elle mange, par mégarde, son père dans des mini-saucisses, elle absorbe ce qu'il a à lui apporter en même temps qu'elle le raye de sa vie... On pense aux contes qui peuplent l'imaginaire populaire, à ce dragon tarasconnais qui avale les enfants pour les recracher à l'âge d'homme. La petite fille devra absorber l'héritage de ses parents pour grandir. Et lorsqu'elle n'aura plus besoin de ses parents, qu'elle sera devenue elle-même, elle récupérera sa main. Quant au père, sa renaissance viendra avec sa décision d'aller au bout de lui-même et d'assumer ce qu'il est, même si le chemin qu'il emprunte vers les rivages de la fiction littéraire le conduisent à finir absorbé par la forêt...



Une fable initiatique

C'est au bout d'une longue route, semée autant de signes d'une conquête de soi, gagner que se dessine le chemin vers l'intérieur, vers l'accomplissement de soi. C'est ce que ressent la petite fille que chaque nouvelle épreuve atteint par une douleur au bras. C'est ce que vivent, chacun à leur façon, les personnages. Le père, « un pauvre type pour qui j'ai perdu ma main », dit-elle de lui, troque sa couardise et sa paresse contre l'appel de l'imaginaire. Et si sa mère quitte le domicile familial, c'est qu'elle a elle aussi choisi de voguer vers d'autres cieux. Quant à la fillette, qui n'a plus besoin de ses parents, elle s'assume elle-même. Ce parcours poétique attachant et imagé chemine entre pragmatisme et onirisme. Parcours du matériel vers l'essentiel, il rencontre aussi des préoccupations qui résonnent aujourd'hui. Dans une époque qui met à mal l'imaginaire, il est temps d'explorer à nouveau les mondes illimités du rêve. À chacun de découvrir l'Everest qui est en lui...

d'embûches, où manger et être mangé sont où perdre et se défaire sont le moyen de se



Photo Christophe Loiseau – Institut International de la Marionnette/ESNAM

Everest. Texte de Stéphane Jaubertie (éd. Théâtrales). ♦ À partir de 10 ans

♦ Mise en scène Martial Anton et Daniel Calvo Funes ♦ Construction des marionnettes Daniel Calvo Funes et Steffie Bayer, avec les étudiant.e.s Enzo Dorr et Coralie Brugier ♦ Scénographie et décors Olivier Droux ♦ Création sonore Anna Walkenhorst ♦ Soutien à la dramaturgie Pauline Thimonnier ♦ Création lumières et régie Antoine Lenoir ♦ Costumes et éléments de décor : Charlotte Paréja et Sara Sandvisqt ♦ Interprétation et manipulation : Coralie Brugier, Rose Chaussavoine, Marie Herfeld, Erwann Méneret, Camille Paille, Marina Simonova ♦ Régie générale Thomas Rousseau

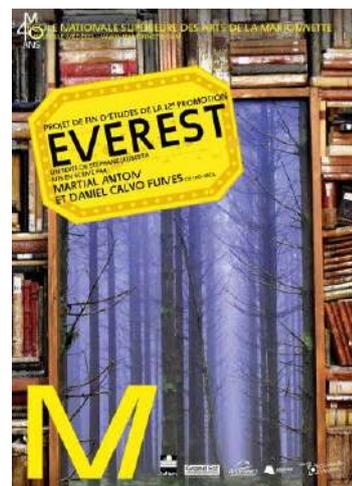
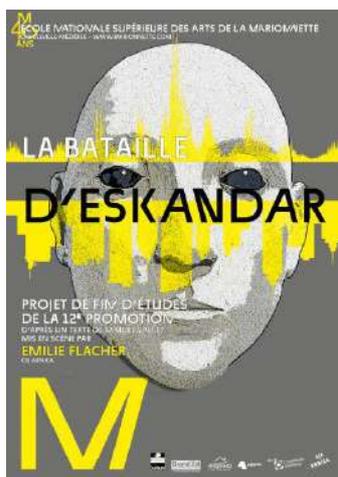
Du 18 au 25 juin 2021, puis les 23 et 24 septembre 2021 au Festival mondial des théâtres de marionnettes à **Charleville Mézières**

Fin de parcours pour les étudiants de 3e année de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette.



Deux spectacles, pour deux groupes de jeunes marionnettistes, clôturaient les trois années d'étude des étudiants de l'École. Un passage en grandeur réelle à la représentation sous la houlette d'Émilie Flacher de la compagnie Arnica et de Martial Anton et Daniel Calvo Funes, fondateurs et codirecteurs de Tro-Héol.

La sortie d'école s'apparente souvent à un plongeon dans l'inconnu. Tant de matières assimilées, de savoirs accumulés dont on ne sait pas toujours comment ils seront employés dans la pratique quotidienne de l'art de la marionnette. Au cours de ces trois années – particulièrement difficiles en raison de la pandémie qui a frappé – les étudiants se sont frottés à la construction et à la réalisation de marionnettes, au texte, à la dramaturgie et à l'art du marionnettiste : approches corporelles de l'acteur marionnettiste mais aussi jeu d'acteur ou interprétation, voire même improvisation. Ils se sont initiés à la manipulation, individuelle et collective, mais aussi à la ventriloquie, à la marionnette à gaine, au travail avec le masque, au muppet, au théâtre d'objets comme au théâtre d'ombre. Ils ont exploré l'usage du mouvement et la manière de rendre les choses inanimées vivantes, ont fait une plongée dans l'esthétique et l'histoire de l'art de la marionnette, ont été initiés à l'écriture de scénarios de films d'animation.



Un accompagnement permanent qui débouche sur le spectacle

À chaque étape et dans chaque discipline, les professionnels qui enseignent à l'École Nationale des Arts de la Marionnette (ENSAM) les ont épaulés, au niveau théorique comme dans des exercices pratiques. Chaque année un spectacle a clôturé leur travail de l'année. En troisième année, il s'est accompagné de la présentation de solos artistiques de dix minutes, de la réalisation de quatre courts métrages, de la création d'un spectacle de théâtre d'ombres et d'une réalisation en grandeur réelle d'un spectacle professionnel. Quant au spectacle de clôture, il représentait en lui-même une gageure. Sept semaines de création et de répétition pour mener une création de bout en bout, réalisation des marionnettes et des éléments au plateau compris, dans des conditions de création habituelles au spectacle. Et deux équipes d'étudiants confiés par l'école

et son directeur, Philippe Sidre, à deux compagnies pour deux projets laissés à la discrétion des metteurs en scène. La règle du jeu pour les metteurs en scène : un travail de création basé sur deux écritures contemporaines, des textes d'aujourd'hui pour de jeunes interprètes d'aujourd'hui.



Deux propositions très différentes

Le choix d'Émilie Flacher, de la compagnie Arnica basée à Bourg-en-Bresse, se porte sur un texte de Samuel Gallet, *la Bataille d'Eskandar* (voir présentation du spectacle avec <http://www.arts-chipels.fr/2021/06/la-bataille-d-eskandar.dans-la-jungle-des-villes-la-jungle-s-etale-dans-les-rues.html>). Une atmosphère de fin du monde, entre réalité et cauchemar, où l'un et l'autre s'interpénètrent au point qu'on ne les distingue plus et où les personnages sont entraînés dans un univers hostile. Les animaux rôdent autour d'une école devenue forteresse pour quelques rescapés, rendus à une sauvagerie des origines. Le théâtre est devenu paysage d'un monde en ruines, amas de murs écroulés sur lesquels on circule en équilibre instable, à l'image, selon la metteuse en scène, de la crise que nous traversons aujourd'hui, une crise climatique doublée d'une crise intime. Une forme convulsionnaire et dynamique dans laquelle la fiction permet de conjurer une catastrophe qui offre l'occasion jubilatoire de réinventer le monde.

Martial Anton et Daniel Calvo Funes, installés avec Tro-Héol à Quéménéven, ont accueilli les étudiants dans leur lieu de travail. Ils privilégient, avec *Everest* de Stéphane Jaubertie, le thème du roman d'apprentissage version XXI^e siècle avec l'évocation d'une famille, elle aussi en crise : le père est un bon à rien, la mère perd son travail, la petite fille essaie, tant bien que mal, de survivre au milieu du naufrage de ses parents. Elle parviendra à se construire et à grandir avec et en dépit d'eux, tandis que chacun de ses géniteurs suivra son propre parcours initiatique (pour le détail du spectacle, <http://www.arts-chipels.fr/2021/06/everest.une-fable-initiatique-sur-les-apprentissages-de-l-existence.html>). Placé aux confins entre rêve et réalité, la pièce, nimbée de clair-obscur que traversent des rayons de lumière, dégage une poésie intense, dessinant un univers fantastique où passé et présent se télescopent, et où les marionnettes, qui changent de forme et de technique d'animation pour un même personnage au fil du récit, dialoguent avec les fantômes du souvenir.

La réalité de la représentation devant un public

Les étudiants présents à la fin des représentations publiques des spectacles auxquels ils ont travaillé, qui se sont tenues du 18 au 25 juin à l'ENSAM à Charleville-Mézières et qui figureront au programme du Festival mondial des théâtres de marionnettes du 17 au 26 septembre 2021, témoignent de l'importance pour eux de jouer devant un public qui n'est plus seulement de professionnels. « Ça fait du bien, dit l'un d'eux, ça entraîne, ça envoie une énergie de sentir le public attentif. En même temps, c'est déstabilisant. » Ces spectacles sont pour eux le moyen de relier tous les fils et de travailler réellement en équipe. Car il faut tenir compte de l'autre, apprendre qu'on fait partie d'un groupe qui travaille ensemble pour que le spectacle ait son unité, suggérer, pourquoi pas, des pistes à explorer, comme la création de marionnettes à doigts d'animaux dans *Eskandar*, prendre la mesure de ce qu'être marionnettiste veut dire. « Marionnettiste, c'est comme un couteau suisse, dit une autre. Dans la panoplie des possibilités, on recherche le bon outil ». Celui qui offrira la bonne manipulation, qui tiendra compte du poids de la marionnette, de l'âge du personnage, etc. Il y a enfin les calages qu'on fait en petit groupe, pour approcher du personnage, pour travailler en commun la manière de le manipuler. Un travail progressif et des questions qui se résolvent au fur et à mesure. Une imprégnation progressive qui crée l'identité du personnage. Pour tous, la passion affleure et court sous les récits d'apprentissage. Pour le public, accroché et attentif, c'est la démonstration par le spectacle d'un véritable travail de fond qui fait aujourd'hui de ces jeunes gens des professionnels à part entière et augure d'évolutions futures pleines de promesses.

Créations d'Everest et de la Bataille d'Eskander présentées à l'ENSAM du 18 au 25 juin 2021.

Prochaines représentations **les 23 et 24 septembre 2021** dans le cadre du **Festival mondial des théâtres de marionnettes de Charleville-Mézières** (<https://www.festival-marionnette.com>)

Everest. Perdre pour se gagner et devenir soi-même.



© DR

Cet attachant spectacle de marionnettes qui met en scène une famille pas très rose offre une belle parabole sur ce que signifie « grandir », et pas seulement pour les enfants...

Un enfant – ici une petite fille – et son père se promènent dans la forêt lorsque le père est mordu par un serpent. Il devient aussi petit qu'un noyau de cerise. En cherchant à sortir de la forêt, la petite fille perd une main. Ils regagnent un foyer en pleine déconfiture : le toit fuit, le froid entre par les fenêtres, la chaudière va rendre l'âme. Il faut dire que le père était un bon à rien. La mère faisait bouillir la marmite et assumait la charge de l'entretien du foyer. Avec ce père de la taille d'un noyau, ça ne change pas grand-chose, sinon qu'il se met en tête de grandir en atteignant des « sommets ». Ce seront des sommets de la littérature, et sa fille, désireuse de l'aider, lui permet de les découvrir en tournant pour lui les pages des livres. C'en est fini de l'école. Et quand la mère perd son travail, celle-ci n'aura plus pour horizon que des achats à crédit qu'elle ne peut payer, pour repas les oignons achetés parce qu'ils étaient en promotion et pour avenir les poursuites de la banque...



Une narration à plusieurs niveaux

La pièce fait alterner le récit que fait l'enfant, qui raconte l'histoire et la commente, et les dialogues qui relient les personnages. Il est le conteur – ici la conteuse car le genre importe peu – et ce qu'elle raconte n'est pas forcément vrai. C'est la manière dont elle imagine l'histoire qui constitue la trame. Cette enfant n'en est plus une. Elle est devenue adulte, sait comment ça se termine et les épisodes qu'elle évoque sont comme des flashbacks sur lesquels elle revient. La dimension du merveilleux, elle la fabrique dans son imaginaire peuplé de menaces comme dans cette forêt hostile où grouille une vie invisible mais aussi d'émerveillements comme la malle magique d'où sortent des milliers de livres, de *20 000 lieues sous les mers* à *Don Quichotte*, ou de Tolstoï à Jack London.



© DR

Deux espaces et un travail multiple sur la marionnette et le théâtre

Un large cadre de bois brut délimite la frontière entre la cuisine de la maison, à l'avant-scène – où se déroulent les séquences liées au quotidien de la famille – et la forêt, un espace onirique situé à l'arrière-plan où les arbres se déplacent et où la nature se fait mouvante au gré de la vision que définit le Narrateur-Narratrice. Dans ces deux univers évoluent diverses créatures. Des marionnettes, d'abord. Les personnages sont traités au fil de l'histoire dans des tailles et

des techniques différentes. L'enfant grandit au fil du spectacle, son père rapetisse, avant de grandir progressivement à nouveau. Et les marionnettes suivent. On les voit animées, à la façon du bunraku, par des marionnettistes qui opèrent à vue et qui, comme un chœur antique, portent une voix multiple du personnage de l'Enfant, aussi bien que sous forme de petites figurines à tige, aux mains et pieds démesurés, réduites à la fin à l'invisibilité et seulement évoquées par la gestuelle des manipulateurs. Mais ces marionnettes cèdent aussi la place à des personnages de chair et d'os qui sont ceux du théâtre. Spectacle de fin d'études pour les étudiant.e.s de dernière année de l'École Nationale Supérieure des Arts de la Marionnette (ESNAM) qui en a fait la commande, *Everest* offre ainsi en même temps qu'une fable très habitée un large éventail d'exploration des techniques.

© Martial Anton



© Martial Anton



Une affaire de dévoration mythique

Toute la pièce est placée sous le signe de l'engloutissement. Dès le moment où le père est réduit à la dimension d'un noyau, chacun des personnages se trouve confronté à la perte d'une partie de lui-même. Pour parvenir à sortir de la forêt, la petite fille doit laisser comme tribut, outre sa chemise, l'une de ses mains que les ronces dévorent. Elle est amputée de la part qui la rattache à la Nature quand elle reprend pied dans le réel. Lorsque sa mère, lassée par l'attitude du père, se lance dans un tour du monde avec le voisin, elle revient sous la forme d'un grain de maïs dévoré par une poule, qui s'est retrouvé enfermé dans un œuf... L'enfant, de son côté, mangera, par mégarde, son père dans des mini-saucisses – avant que celui-ci ne revienne, comme par magie – et elle avalera sa mère en mangeant l'œuf... On pense aux contes qui peuplent l'imaginaire populaire, à la Tarasque, ce dragon tarasconnais qui avale les enfants pour les recracher à l'âge d'homme. L'enfant aura absorbé l'héritage de ses parents pour grandir. La mère, trop soucieuse d'un quotidien au ras du vécu, ne pourra pas renaître. Et si le père renaît, c'est parce qu'il a décidé d'explorer les sommets. ...

Une fable initiatique : perdre pour se gagner

Le chemin vers l'intérieur, vers l'accomplissement de soi est semé d'embûches. C'est ce que ressent la petite fille que chaque nouvelle épreuve atteint par une douleur au bras qui se rappelle à elle. Le père, « un pauvre type pour qui j'ai perdu ma main », dit-elle de lui, troque sa couardise et sa paresse contre le sens des responsabilités. La lecture, en lui apportant l'aspiration vers un ailleurs et une connaissance élargie, le transforme. Il devient adulte. Et lorsque l'appel de l'imaginaire devient irrésistible pour lui, la fillette n'a plus besoin de son père. Elle est devenue grande et s'assume elle-même. Seule la mère n'échappe pas à son sort. Même si, un instant, elle se prend à rêver de tour du monde, un acte d'amour à partager avec son mari, elle ne peut être sauvée car gravir la montagne lui est impossible. Sa fin en grain de maïs la ramène au quotidien terre-à-terre qui constituait sa vie. Au travers de ce parcours poétique attachant et imagé, ce cheminement entre pragmatisme et onirisme et du matériel vers l'essentiel rencontre des préoccupations de notre époque. Une époque qui met à mal l'imaginaire et qu'il est temps d'ouvrir à nouveau sur les mondes illimités du rêve...



Everest. Texte de Stéphane Jaubertie (éd. Théâtrales). ♦ À partir de 10 ans

♦ Mise en scène Martial Anton et Daniel Calvo Funes ♦ Construction des marionnettes Daniel Calvo Funes et Steffie Bayer, avec les étudiant.e.s Enzo Dorr et Coralie Brugier ♦ Scénographie et décors Olivier Droux ♦ Création sonore Anna Walkenhorst ♦ Soutien à la dramaturgie Pauline Thimonier ♦ Création lumières et régie Antoine Lenoir ♦ Costumes et éléments de décor : Charlotte Paréja et Sara Sandvisqt ♦ Interprétation et manipulation : Coralie Brugier, Rose Chaussavoine, Marie Herfeld, Camille Paille, Marina Simonova ♦ Régie générale Thomas Rousseau

Du 18 au 25 juin 2021, puis les 23 et 24 septembre 2021 au Festival mondial des théâtres de marionnettes à Charleville Mézières



Everest de Stéphane Jaubertie (Editions Théâtrales), mise en scène de Martial Anton et Daniel Calvo Funes, une commande de l'Ecole Supérieure Nationale des Arts de la Marionnette pour la 12^e promotion.



Crédit : Martial Anton.

Création du 18 au 25 juin, puis 23 et 24 septembre 2021 à Charleville-Mézières. Production déléguée à Tro-Héol dans le cadre des créations de fin d'études des étudiants de l'ESNAM.

La compagnie Tro-Héol est installée à Quéménéven dans le Finistère.

Père et fillette marchent dans la forêt : le père se fait mordre par un serpent, et l'enfant doit sortir seule des bois obscurs pour demander de l'aide : la fillette se perd. Un jour passe et après s'être blessée dans les ronces – sa main perdue –, elle retrouve son père réduit à la taille d'une cerise.

Arrivés à la maison, tous deux sont soignés par la mère, tendue par la responsabilité de protéger sa famille : elle perd son travail, la chaudière du foyer rend l'âme, ils ne mangent que des oignons.

Le père fera retour sur lui, parvenant à la maturité en lisant les « sommets » de la littérature. La fille déscolarisée accompagne le père dans sa quête intérieure, et la mère aussi se transforme.

Martial Anton et Daniel Calvo Funes et leur groupe de six interprètes-manipulateurs de marionnettes, portent sur la scène *Everest* de Stéphane Jaubertie, pièce dont les maîtres d'oeuvre se reportent à la quatrième de couverture : « *Lorsqu'un père se fait mordre par un serpent et rapetisse physiquement et moralement à la hauteur de sa couardise à assumer son rôle, l'enfant le guide peu à peu sur le chemin initiatique du devenir homme : grandir c'est choisir.* »

Ces questions philosophiques passionnent les deux concepteurs : « Ainsi, si l'on se regarde enfant sous le prisme du père ou de la mère, à quel moment de notre vie, nous, adultes mais pas uniquement, risquons de faire le constat brutal d'une sorte de vide existentiel ?

Comment repartir-rebondir à partir de ce vide ? Il faudrait avoir le temps de se perdre dans la forêt, arrêter nos fuites en avant, stopper l'activisme, prendre le temps de chercher dans les profondeurs notre demande intérieure. » Un discours sur l'essentiel et le futile, le temps d'un dé-confinement vécu.

Le texte sensible de Stéphane Jaubertie résonne avec la période bousculée dont nous avons fait l'épreuve – retour privilégié à l'introspection trop souvent négligée et arrêt des activités frénétiques.

La marionnette type Bunraku offre une palette de possibilités en manipulation à plusieurs, tel un chœur scénographique. La fillette qui grandit se décline en trois tailles évolutives : le temps passe.

Chevelure de plumes noires, face blanche, lumineuse et expressive, la marionnette émeut qui la regarde quand elle parle, les mains aux doigts écartés tenant fort le tronc de l'arbre de la forêt.

Quant à la marionnette miniature, manipulée en prise directe et/ou avec des baguettes pour les moments les plus oniriques, elle est idéale pour le rôle du père, quand il perd sa taille d'homme, et le public retrouve les grandes mains caractéristiques de ce petit homme, aptes à saisir le monde.

« *J'ai perdu mon père et je ne sais pas quoi faire ...* » dit la fillette, qui reprend à son compte le rôle de l'adulte autonome, inversant, en dépit d'elle, les rôles traditionnellement assignés. Peut-être son père l'appelle-t-elle ? Elle ne l'entend pas. Faut-il qu'elle dorme pour oublier ou qu'elle continue de marcher pour sortir de l'ombre au plus vite au risque de se perdre plus profondément ?

Perte du père, douleur de la mère, le froid ne cesse d'envahir celle qui s'initie aux aléas de la vie.

Le spectacle est très ouvragé, avec la construction savante des marionnettes qui revient à Daniel Calvo Funes et Steffie Bayer, aidés des étudiants Enzo Dorr et Coralie Brugier. La scénographie et les décors sont d'Olivier Droux, la création sonore d'Anna Walkenhorst, la création lumières et régie d'Antoine Lenoir, les costumes et éléments de décor de Charlotte Paréja et Sara Sandvisqt, la régie générale est de Thomas Rousseau, et la dramaturgie de Pauline Thimonnier.

La dimension épique de la pièce se conjugue avec sa force dramatique, et la narration distillée à travers la voix et le corps de la fillette devenue adulte laisse advenir le jeu de scènes théâtrales vives et éloquents entre marionnettes, manipulateurs et manipulatrices reliés. Les souvenirs, les flashbacks à vocation dramatique, sont l'objet des scènes jouées avec le père, la mère, la fille.

L'idée du petit être d'*Everest* de Stéphane Jaubertie est venue à l'auteur de sa lecture de la biographie de Bernard-Marie Koltès, publiée en 2009, dans laquelle celui-ci, au collège-lycée chez les Jésuites, se souvient d'un professeur de Français qui l'engageait à lire de grands livres, à « s'attaquer aux 4000, 5000, 6000 m de la littérature jusqu'au fameux Everest à 8800 m ».

Le père devient adulte en arpentant les sommets de la littérature qui font grandir l'être existentiel, assumant l'expérience d'une « réparation » personnelle dans une réconciliation mature avec soi. L'univers du conte, sensible au fantastique, fait que la marionnette miniature grandit naturellement.

Le dernier livre qu'a lu le père, avant sa disparition est ainsi *L'Appel de la forêt* de Jack London.

Cette forêt est une cathédrale majestueuse à ciel ouvert, dit le père – juste et attachant Erwann Meneret, le visage éclairé alors que les arbres alentour ébauchent une danse sombre et païenne, la forêt invitant au rêve ou au cauchemar, au secret, à l'énigme et à une solitude – rudesse et effroi -, au milieu de la fenaison des branches et des feuilles, des fougères, et de la qualité du silence.

La forêt est un personnage en soi avec lequel père et fille ont maille à partir, celle-ci voudrait qu'il fasse soleil en pleine nuit pour qu'elle puisse s'éveiller et mieux cheminer dans la lumière, hors du froid, des tensions, des peurs et des angoisses, contre lesquelles chacun est appelé à se battre.

La petite fille vit et souffre – interprétée à travers le jeu des voix et les manipulations précises de Marie Herfeld, de Camille Paille et de Marina Simonova. La narratrice adulte est incarnée par la belle présence de Coralie Brugier, personnage devenu mature, se souvenant de l'enfant qu'elle était. Le rôle de la mère, entre grande force intérieure et volonté de sauver les siens, est porté par Rose Chaussavoine. Tous les acteurs témoignent d'une délicatesse sentie, entre soi et le collectif.

Un spectacle délicat qui s'amuse du noir de la forêt inquiétante et des épreuves universelles des existences accompagnant les jours qui passent, jouant à la fois avec les rêves et les espoirs annonciateurs de temps plus éclairés et heureux. La face lumineuse et pleine des visages est perçue telle une lune enluminant la grisaille d'un présent prometteur de précieuses embellies.

Répétitions du 6 juin au 17 juin à Charleville-Mézières, Création du 18 au 25 juin à Charleville-Mézières, et représentations les 23 et 24 septembre au Festival Mondial des théâtres de Marionnettes de Charleville- Mézières.

Les élèves de l'École supérieure nationale des arts de la marionnette en résidence à Tro-héol



De gauche à droite : en haut, Maud Risselin, Pauline Thimonnier, Martial Anto et Daniel Calvo Funes ; en bas, Marie Herfeld, Marina Simonova, Camille Paille, Coralie Brugier, Anna Walkenhorst et Erwan Meneret.

La compagnie Tro-héol, s'est vue confier par l'Institut international de la marionnette, la mise en scène d'un spectacle de fin d'étude de la 12e promotion de l'École supérieure nationale des arts de la marionnette de Charleville Mézières (Ardennes). Martial Anton et Daniel Calvo Funes, les metteurs en scène de la compagnie, y ont sélectionné six élèves et leur ont proposé de travailler sur un texte de Stéphane Jaubertie : « Everest ».

Depuis le 10 mai et jusqu'au 4 juin, ils travaillent dans les locaux de la compagnie Tro-héol.

Décors réalisés sur place

La mise en scène du spectacle, avec le travail d'interprétation et de manipulation a ainsi débuté. Autour d'eux, une équipe s'active pour les amener à un niveau professionnel en vue des représentations à Charleville-Mézières qui débiteront entre le 18 et le 25 juin.

Les décors sont réalisés sur place. Ainsi, les costumières ont non seulement confectionné les habits des marionnettes mais également ceux des acteurs et les motifs de décoration florale. D'autres spécialistes secondent les metteurs en scène, pour la scénographie, la création sonore, la régie lumineuse et le soutien à la dramaturgie.

QUÉMÉNÉVEN

Festival mondial de la marionnette : la compagnie Tro-Héol s'y implique

● À Quéménéven, la compagnie Tro-Héol est, du fait de la pandémie de covid-19, bien discrète actuellement. Au fil des ans, elle a gagné une grande reconnaissance nationale, en menant un travail pointu sur la qualité d'interprétation en tant qu'acteurs et manipulateurs de marionnettes. Aussi a-t-elle eu une heureuse surprise au printemps 2020. En effet, Martial Anton et Daniel Calvo Funes, les metteurs en scène, ont été invités, par l'Institut international de la marionnette, à mettre en scène un des deux spectacles de fin d'étude de la douzième promotion de l'École supérieure nationale des arts de la marionnette de Charleville-Mézières (Esnam). Pour les élèves, après trois ans d'études, le spectacle va non seulement clore leur formation, mais il sera également présenté en septembre au Festival mondial de la marionnette, très réputé dans le monde du spectacle vivant.

Des élèves vont venir en mai

C'est dans ce cadre que Martial Anton et Daniel Calvo Funes ont

accepté de transmettre l'expérience de leurs 20 années de pratique à ces jeunes professionnels.

Ils ont choisi six étudiants de l'Esnam pour interpréter la pièce de théâtre « Everest », de Stéphane Jaubertie.

Dès lors, à Quéménéven, un travail d'adaptation a été mené, des aménagements ont été réalisés, en accord avec l'auteur, pour créer ce spectacle avec une distribution constituée des six étudiants.

En parallèle, toujours dans les locaux de la compagnie, Steffie Bayer, bien connue pour avoir collaboré avec la compagnie dans le spectacle « Le complexe de Chita », a commencé la création des marionnettes.

Martial Anton et Daniel Calvo Funes sont depuis le lundi 22 mars à l'école, pour commencer le travail avec les étudiants. En mai, ces derniers se retrouveront à Tro-Héol pour quatre semaines de répétition.



Steffie Bayer, plasticienne et comédienne marionnettiste, participe au spectacle « Everest » en confectionnant les marionnettes suivant trois gabarits (petites, moyennes et grandes) selon un plan validé.